

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

L'urbomanie / Ch. Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 102-105

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# L'URBOMANIE

« Qui fait aimer les champs fait aimer la vertu. »

Ce beau vers de Delille m'est revenu hier en cherchant dans ma bibliothèque un vieux traité d'économie sociale, que j'avais découvert un jour parmi les poussières d'un bouquiniste bruxellois. J'ai cherché en vain le livre ; il a disparu comme tout disparaît à notre époque, un peu mystérieusement. Cela ne fait rien, j'écrirai tout de même mon article ; le vers m'aidera, et peut-être trouvera-t-on à la misère du peuple la seconde cause dont les tribunes officielles ne parlent pas !

Le mot d'urbomanie caractérise admirablement cette ruée des ruraux vers les villes. C'est bien, en effet, une manie dangereuse, une folie collective qui pousse nos jeunes paysans à désertir leurs villages, à planter les champs paternels, la charrue et la herse nourricières, pour venir dans les grands centres, non pas même tenter une aventure commerciale ou industrielle, ce qui serait un indice de tempérament, mais essayer d'obtenir un emploi de bureau qui leur permette de vivre à ne rien faire.

La plupart de ces malheureux voient bientôt leur espoir déçu. Si nombreuses, en effet, que soient les places, il n'y en a pas assez pour la multitude d'aspirants. Et le maigre pécule du paysan est bien vite dépensé.

Il est tout heureux un matin, pour pouvoir manger, de retrouver dans la doublure de sa veste ou de son gilet, la pièce de vingt francs que sa brave mère y avait cousue en cachette. Cette ressource suprême

s'épuise elle-même rapidement, et la Faim, mauvaise conseillère, ne tarde pas à visiter la mansarde où, la nuit, le jeune rural rêve au village lointain qu'il a si simplement quitté.

Quelques uns, voyant que ça tourne mal, ont le bon esprit de regagner le foyer, clopin-clopant. Le père, vexé de voir que son fils n'a pas réussi, le sermonne bien un peu, mais la mère lui ouvre ses bras tout grands. On finit par tuer le veau gras, et le citadin manqué redevient laboureur.

Dans la plupart des cas, malheureusement, il n'en est pas ainsi. Le paysan ne retourne pas au pays ; il a peur qu'on se moque de lui ; il reste, mais il reste sur le pavé, perdu dans l'immense ville qui lui semble un désert de pierres. A chaque coin de rue, le vice le guette, le sollicite. Tôt ou tard il succombe, et voilà, après l'alcool, une cause première de la misère du peuple.

Ils ont fui le village et vidé la chaumière  
Abandonné leur ciel, leurs parents, leurs travaux.  
Le siècle devant eux agitant ses lumières,  
Quelque rêve imbécile agite leurs cerveaux.

Les terres autour d'eux étaient pourtant fertiles.  
N'importe ! ils ont cherché l'impossible bonheur,  
Dépensant follement en des jours inutiles,  
Des trésors de santé, de jeunesse et d'honneur.

Ils ont, ces émigrants, ambitieux ou lâches,  
Gêné les citadins, gêné les artisans.  
Dieu les avait créés pour de plus nobles tâches.  
Les paysans devaient rester paysans.

De quels fardeaux leurs mains sont-elles délivrées ?  
S'ils ont jamais foulé le marbre des palais,  
C'est que leur dos portait l'oripeau des livrées  
Et ces hommes de hier, aujourd'hui sont valets !

Mais que peut la voix des psychologues et des poètes, que peuvent les avertissements, plus positifs et plus précis des Economistes, sur des pauvres cerveaux grisés par l'éblouissement factice des villes ? Et bien loin de retenir ses fils au foyer, le père de famille lui-même est le premier, la plupart du temps, à les engager à partir pour la ville.

L'homme des champs, simple et naïf, a encore dans l'oreille des discours où on élève l'instruction au rang des plus hauts titres. « Faites instruire vos fils ; qu'il obtienne son certificat d'études, qu'il conquière son brevet, et il arrivera aux plus hautes charges du pays. »

Le vieux laboureur prend toutes ces blagues pour argent comptant ; il croit que c'est arrivé ; il voit déjà son gars transformé en bourgeois, habillé comme un monsieur de la ville, riche, aussi cossu que le notaire ou le député !

Voulez-vous connaître maintenant le résultat de toutes ces belles promesses ?

Vous en aurez une idée partielle par quelques données de statistiques. Pour cent places environ qu'offre l'administration des postes, il se présente quatre à cinq cents postulants. On peut citer encore sept cents candidats pour une place de garde-frontière. Cette pléthore d'aspirants n'est pas spéciale au fonctionnarisme. Un banquier de Genève recevait un matin pour une vacance de cent francs par mois plus de cinquante demandes.

Il faut avouer qu'il y a là dans cette émigration violente vers la bureaucratie, une tendance fatale qui menace la société d'une véritable ruine, en tarissant les sources de tout recrutement pour le commerce, l'industrie et l'agriculture ; car, au fond, ces quémandeurs

sont des gens sans courage, sans esprit de suite, des ratés de la vie, des hommes que l'âpre existence épouvante, et qui veulent se soustraire à la loi humaine ordonnant le gain du pain de chaque jour, à la sueur du front.

Voilà l'idéal des jeunes générations. Initiées par les voyages aux distractions urbaines, elles ont les nostalgies des villes et elles émigrent. Ce sont ces petites causes qui produisent ces grands effets, et pas n'est besoin d'agiter de si gros problèmes économiques pour découvrir le second secret du problème de la misère. Si la mode était encore aux livres de raison et que l'on opposât la comptabilité des fils à la comptabilité des pères, la société contemporaine pourrait peut-être encore chanter le vieillard de Tarante, poétisé par Virgile : « Hanc olim vitam veteres... »

Ch. SAINT-MAURICE.